Mouvances Francophones

Volume 6, Issue-numéro 1 2021

Pédagogies

Dir. Servanne Woodward

Les modèles à suivre

Servanne Woodward
swoodwar@uwo.ca

DOI: 10.5206/mf.v6i1.13532

Les modèles à suivre

En commençant ce volume, la pandémie venait de se déclarer officiellement en Ontario, et nous étions précipités du jour au lendemain dans une pratique « Zoom » que nous ignorions la semaine précédente. A fortiori, nous n'avions pas de modèle à suivre, la plupart d'entre nous n'ayant jamais enseigné en ligne, ce qui demande des logiciels interactifs qui n'ont d'ailleurs pas grand-chose à voir avec Zoom. Le semestre suivant, des cours de langues aux cours de littérature et autres, nous étions en enseignement d'urgence, quand il est apparu que nos réseaux ne pouvaient pas soutenir plus de dix à quinze étudiants pour 25 inscrits, et que ces derniers perdaient leur connexion s'ils partageaient un boîtier pour trois colocataires, si les petits frères et les petites sœurs étaient en train de jouer en ligne ou visionner des films, ou s'ils habitaient dans des communautés dont l'internet est faible (ou non existant ?—il faut alors travailler dans les locaux d'un Tim Horton voisin). La conclusion des opérations est qu'entre la faiblesse et les limites inattendues de nos réseaux les plus réputés, et les contraintes économiques (lieu de résidence, nombre de branchements individuels ou collectifs, qualité et vétusté des appareils—la difficulté de suivre un cours par l'intermédiaire de son portable), Zoom suffira dans l'urgence, mais ce modèle d'enseignement n'est pas une voie à suivre pour demain, et ceux qui l'imaginent « rêvent en couleur », selon l'expression québécoise, s'ils comptent sur ce genre d'enseignement à distance comme norme future. D'abord, notre réseau ne le permet pas dans notre monde pourtant très converti à l'électronique ; et encore moins en zone rurale ou juste en retrait des grosses agglomérations au Canada, ce qui est assez surprenant, et de façon moins surprenante, dans les zones comme les réserves indigènes, qui luttent encore pour avoir une arrivée d'eau potable. Pas plus tard que le 4 janvier, CBC rapportait que l'internet faisait défaut et tombait en panne pour toute la région sud de l'Ontario. Ensuite l'enseignement traditionnel compte sur une chimie de groupe, et une initiation de comportement d'apprentissage entre les membres d'une classe, ce qui limite ou élimine les décrochages pour ceux qui ont déjà pratiqué la culture universitaire. Ce fonctionnement dit « traditionnel » propose des modèles de comportement appliqués de façon directe par les autres membres du groupe, permettant aux étudiants de compléter ensuite individuellement les exigences du cours. Même les étudiants qui sont capables de travailler solo sont passés par le modèle de groupe avant de pouvoir s'en détacher. L'alternative est le tutorat, un accompagnement d'un à un qui n'est praticable que rarement au sein d'une institution éducative, pour des raisons de nombre et d'emploi du temps.

*

Pour une pédagogie œuvrant à la multiplicité des intérêts et des perspectives, aux groupes d'intérêt, mais aussi au bien commun

Ce numéro dédié aux renouvellements en matière de pédagogie concernait d'abord les approches de l'enseignement modifiées par le « distantiel », puis la forte poussée gouvernementale de créer une pédagogie qui produise de « meilleurs citoyens » avec une conscience et une implication éthique et communautaire, avec la prise en compte de certains courants, tel l'enseignement « expérientiel », qui est supposé faire partie de la formation universitaire comme extra-curriculaire et néanmoins relié au cursus universitaire, dans le but d'assurer une transition vers le monde de l'emploi. Ces activités sont sans doute à redéfinir en période de pandémie, et introduisant un élément pratique à la mission universitaire, qui est plutôt axée sur l'intellect spéculatif, l'analyse rigoureuse, une certaine forme d'émancipation permettant à la créativité de prendre son essor. Mais l'enseignement est au cœur d'enjeux multiples. Carole Reynaud-Paligot a montré que l'enjeu de « civilisation » présenté en France et en Afrique comme un apport généreux du système de Jules Ferry démocratiquement exporté dans les territoires colonisés s'effondre après consultation d'archives : dès 1815, il s'agissait de permettre aux colonisés de participer au projet colonial en leur apprenant à lire et à écrire en français, le calcul et

quelques notions sommaires en se gardant bien de trop instruire, ce qui a rapidement causé des protestations et de la colère de la part des colonisés qui se sont aperçus des freins et des limites de leur éducation différenciée. La question n'était pas alors tant que l'éducation française d'Afrique détonnait avec « nos ancêtres, les Gaulois », mais surtout qu'elle ne ressemblait pas assez au modèle d'éducation distillé à la jeunesse française. Le but de cette éducation de régime colonial était de créer des freins et des obstacles, favorisant des formations pratiques (encore une fois utiles au projet d'une nation étrangère orientée sur l'exploitation de l'Afrique comme source de matière première, de labeur et de consommation) décourageant une véritable culture émancipatrice¹. Il n'était pas question de semer un ferment contestataire ni les germes de l'autonomie parmi les apprenants.

Les articles sur Assia Djebar et Swarz-Bart nous sont parvenus bien avant que les événements de Minneapolis et de BLM ne déclenchent entre autres une exigence de révision des manuels scolaires ou de l'enseignement de l'histoire, ni une réévaluation des héros des mythes fondateurs nationaux. Cette idée est particulièrement importante pour le continent américain où les membres des communautés noires et indigènes n'ont aucunement choisi de devenir une minorité déclassée du pays dont la constitution et la direction leur échappe, parce que la colonisation est en progression—il n'y a pas eu d'indépendance pour les amérindiens, seulement des traités désavantageux, qu'ils ont toutes les peines du monde à faire respecter ou appliquer encore de nos jours ; les afro-américains s'estiment héritiers des discriminations qui ont posé leurs ancêtres comme propriété de maîtres colons, et dont la vie n'avait aucune valeur en soi. Ces deux articles considèrent l'écriture comme une manière de parer au traumatisme de groupe, et d'en témoigner, l'un concernant donc l'Algérie, l'autre la Shoah et la traite négrière. Les deux articles reprennent des définitions originales initiées par les auteurs considérés. Assia Djebar permet d'établir les valeurs personnelles de « l'amour » et les Swarz-Bart, du « sublime ». Par ailleurs, ils établissent entre eux et de façon fortuite des échos qui surprendront peut-être nos lecteurs, entre autres sur le devoir de mémoire pour constituer un panorama de l'histoire qui soit plus fidèle à la réalité vécue des populations, et moins unidirectionnel, moins tendancieux ni partisan, et plus hospitalier des perspectives mineures et hors des champs des hégémonies économiques et politiques qui dominent les nations à l'heure actuelle encore, et trompent leurs citoyens (quelle que soit leur origine).

Puisque la colonisation française devait néanmoins accuser une distance de plus en plus rapide, les nouvelles générations n'utilisant que le français administratif dans les pays où il reste la langue officielle qui réunit diverses régions aux langues multiples, il était attendu que le futur de la littérature africaine était en langues locales, non le français ou l'anglais comme langues importées par un accident économique et historique. La question se posait alors—se pose toujours—, sur le futur d'une littérature produite en langue française par des auteurs africains. Ne sachant que conclure sur un champ d'étude qui semblait voué à une disparition plus ou moins abrupte selon plusieurs collègues, je m'étais adressée à Senghor, son avis me semblant avoir plus de pondération, comme poète, comme président, comme diplomate, comme instigateur de la Négritude, que nos cogitations universitaires.

Certains films du festival de films de Montréal d'avril 2020 semblaient avoir des buts didactiques orientés vers l'amélioration de la protection de la personne et (ce qui pourrait revenir au même) dans le maintien des libertés devant la menace de totalitarisme que présente la montée des fondamentalismes religieux et autres tendances qui ont pour but avoué la décolonisation européenne, et un resourcement identitaire, et pour but réel, une mise en selle dans ce qui se profile comme une lutte de pouvoir sur des ressources restreintes dans le contexte d'une population à natalité galopante. Ces films adoptent un public local, sur des problèmes sociaux immédiats qui peuvent porter atteinte au bonheur de la nation et de la majorité de ses membres. Mais à l'occasion du festival de films de

¹ Carole Reynaud-Paligot, *L'École aux colonies entre mission civilisatrice et racialisation 1816-1940*, Seyssel, France: Champ-Vallon, 2021.

Toronto, la question plus ou moins démoralisante se posait de savoir qui allait au visionnement des films francophones ou anglophones venus d'Afrique, pour voir si la pratique s'étendait ailleurs que sur un public professionnel de journalistes ou de « spécialistes » universitaires.

Senghor estimait qu'avec l'enseignement généralisé du français au Sénégal, la littérature francophone connaîtrait une pérennité sinon un essor. Le point de vue de Senghor était pro-culturel, pour la dissémination généreuse des cultures. Depuis l'écriture « monde » ou « tout-monde » a questionné l'idée même de littérature « nationale » en Afrique, et certains ont embrassé l'idée d'écrire sans frontière par le moyen du français, ou de l'anglais, parce qu'elles touchent un public large, dans des langues certes héritées du projet colonial, mais à présent leur permettant d'accéder à un universalisme. Les articles de ce numéro sont autant de questions sur la façon dont il est possible de présenter les littératures francophones lorsqu'elles passent les frontières, ou parce qu'elles sont destinées à traverser les frontières. En tant que pédagogues, nous pouvons détecter les modèles à suivre.

L'amour pour modèle de pédagogie de documentation et d'enquête ?

Avant de se laisser emporter par d'autres projets, reliés à son travail à l'université de Mayotte, Jessy Neau a rallié la collaboration de Tetzner Bienaimé et Fanny Leveau pour la partie de ce numéro considérant le genre de l'enquête policière. Je saisis l'occasion de cette introduction pour les remercier de ce travail présent et passé pour cette revue électronique, qui mobilise beaucoup d'énergie. L'heure est à la pédagogie. Il semblerait qu'elle favorise une recherche de la vérité ou de l'autre face des vérités selon des miroirs tendus qui nous renverrait à une image plus juste de la société et de nos modèles de représentation, dont ceux que nous avons hérités de la littérature. En tant que chercheurs, éducateurs, lecteurs, nous devrions chausser les lunettes de détectives pour déceler la vérité, en comprenant les mobiles et les indices qu'ils ont laissé pour trace, dans le but de réconciliations.

La majorité des articles reçus dans le cadre du thème de la pédagogie est tombé dans l'enquête ou la contre-enquête, comme applicable à une position critique vis-à-vis de l'écriture du texte, une sorte de déconstruction qui permettrait, par exemple, de douter des explications du personnage « croquemitaine » qui assure le dénouement qui est supposé éclaircir d'autres improbabilités. Plus il s'explique et moins il est crédible : il aurait été capable de sauver un homme assommé, inconscient et flottant dans l'eau dans la nuit noire, d'alerter incognito les urgences, sans diriger les sauveteurs, sans prodiguer les premiers soins, sans décliner son identité, de soulever le corps d'un homme inerte, adulte, de l'eau à la plateforme d'un ponton (sur lequel un homme vaillant et désespéré a eu précédemment toute les peines du monde à grimper), pour le tirer jusqu'à un pavillon, et de vivre plus de vingt ans dans des locaux abandonnés d'une maison de campagne sans être détecté (sans même ravager visiblement et exploiter les poubelles, comme le font les spécialistes américains de la survie forestière en bordure d'agglomérations—les rats-laveurs, les écureuils, les ours, les coyotes), inconnu de tous parce que son père lui a appris à survivre incognito, et qui a passé le plus clair de son temps à observer les enfants des vacanciers, au point de connaître leurs noms, leurs jeux, d'y participer par un cache-cache qui s'étend sur plusieurs années, de témoigner de leurs ébats amoureux et des meurtres qui s'y déroulent. Il s'agit ici des dernières pages de *Tell No One*², sur une conclusion entièrement pardonnable, vu son genre et sa construction ingénieuse, et qui bientôt nous laisserait poursuivre l'enquête nous-mêmes. Mais l'analyse littéraire est volontiers une contre-enquête, par exemple, lorsque la véracité du paysage de Manon Lescaut, le roman de l'abbé Prévost qui semble mélanger Le Nouvel Orléans (masculin à l'époque) avec Biloxi, et qui se trompe sur le début des déportations de prostituées, plus tardive que l'époque où le romancier a placé l'action de son roman :

² Harlan Coben, *Tell No One*, New York, Delacorte Press Random House Inc., 2001.

La critique s'est beaucoup penchée sur la dernière partie du roman pour évaluer, dans les détails que donne l'abbé Prévost, la part de l'exactitude documentaire et celle de l'intention romanesque [...] il est certain que les descriptions qu'on trouve dans *Manon Lescaut* sont assez fidèles à la réalité, plus en tout cas que toutes celles qu'on dispensait la propagande du temps, en vue d'attirer des colons volontaires en Louisiane. [...] Le Nouvelle Orléans, n'est pas tout près mais à 100 km de la mer, [...] sur un terrain marécageux, et non pas sablonneux, sans la moindre colline : des Grioux décrit plutôt le port de Biloxi, où s'étaient installés les premiers colons et les agents de la Compagnie des Indes occidentales, et il est vrai qu'il n'y avait là que « quelques pauvres cabanes, cinq ou six cents habitants, et le fort du gouverneur ; il est vrai aussi qu'on y tirait parfois au sort les jeunes femmes qui arrivaient. Mais la grande période de cette colonisation, et en particulier de la déportation, se situe entre 1718 et 1722. Bien qu'il place les événements de son roman [...] en 1715-1716.³

Ce genre d'enquête intéressait Neau au plus haut point, et il était un moment question d'en faire un numéro spécial, vu que plusieurs auteurs de ce volume s'intéressent au thème de l'enquête en soi, comme conditionnant la réception d'une œuvre en ce qui concerne les ouvrages intitulés « confession » (Rousseau en a fait l'expérience). L'interprétation filmique ou illustrative ouvre sa propre enquête dans le cas d'une écrivaine anonyme, belge, qui finit par devenir connue au dos de la couverture de son volume, et le sujet d'une enquête pour le jeune cinéaste fasciné par ses mobiles et la passion à la fois enflammée, ambiguë, physique, fusionnelle et distancée. Cette femme semble avoir cultivé sa passion ultime pour un amant italien, ardent catholique et adultère, qui prie avant de se mettre au lit, et qui se trouve le premier surpris d'être le héros d'un si beau roman d'amour de la part d'une amante plus ou moins détachée, voire méprisante. Certains déclarent leur amour adultères inextinguible en confession publique, comme d'autres liquident l'être adoré.

C'est plus ou moins le thème d'une illustration énigmatique du suicide de Roxane, qui figure dans *Les Lettres persanes*. Il s'agit d'une femme buvant une coupe, probablement le moment où Roxane s'empoisonne. Mais suivant la pratique du moment, une gravure pouvant figurer dans plusieurs ouvrages, il est possible d'imaginer qu'il s'agit d'un moment d'une tragédie, de Voltaire par exemple. Les deux hommes qui sont à côté d'elle ajoutent des circonstances sans doute jugées immatérielles. À moins que le graveur ait émoussé le scandale de son suicide, en le montrant assisté, sinon ordonné par les eunuques qui ont massacré son amant. En effet, l'un d'eux lui tend la coupe ; l'autre reste en témoins impérieux de cet empoisonnement, une situation fidèle à *La Jeunesse du Commandeur*, un autre roman de Prévost, où un jaloux empoisonne la noble espagnole qu'il a enlevée le jour de ses noces au valeureux don Perès : don Perès a dû quitter l'Espagne à cause de ce rival jaloux. Par le mariage à Donna Beatrix, Perez aurait dû s'allier à un Ministre du gouvernement, mais à cause d'une maladie, il s'est attiré son ressentiment. Il a résolu de servir son pays hors frontières, et fait une carrière brillante dans la guerre de l'Espagne contre le roi du Maroc, jusqu'à ce qu'il soit fait prisonnier et se retrouve sous l'influence de son rival, qui s'est converti à la religion musulmane, pour devenir ministre à la cour du roi ennemi. Sa fiancée s'y trouve également, associée au jaloux par la contrainte. Parce qu'il se rend compte qu'elle est allée librement rendre visite à son ancien fiancé, qu'elle cherche à le libérer et à s'enfuir avec lui, le jaloux insiste pour être présent à l'empoisonnement de Donna Beatrix, qui reçoit la coupe fatale des mains de son serviteur. Don Perès se fait élargir par le serviteur révolté de cet empoisonnement.

³ Édition présentée et commentée par Pierre Malandain, professeur de littérature française à l'université de Lille III, partie « Les clés de l'œuvre », Paris, Pocket Classiques, 1998 [1990], no 6031, p. 202 de pp. 193-331.

Brigid Enchill étudie elle aussi les composantes de l'amour, mais dans un contexte de colorisme et noircité en Haïti, sous le régime de Duvalier. La jalousie, la haine, l'envie comme sur-évaluation, le désir de remplacer la sœur blonde qui a épousé un Français (blanc) sont entièrement basés sur une hiérarchie coloriste qui bouleverse la relation de sororité, parce que « Claire » et la seule des filles de la famille à être carrément noire. L'idéologie du « pigment » n'a rien à voir avec la Négritude, un mouvement qui joue sans doute lui-aussi avec une discrimination perçue contre le monde noir, mais sans aucun complexe, par une politique soulignant la contribution culturelle des africains vis-à-vis de la culture humaine universelle. Au contraire, les « Tonton-Macoutes » agissent par envie et ressentiment local et ciblé. Il s'exerce contre leurs compatriotes à la peau plus claire, ultimement parce qu'ils veulent se faire accepter par eux, parce qu'ils les désirent selon un schéma de viol et de substitution, ils désirent la blancheur et ce qui vient avec dans le monde haïtien, mais ils se reconnaissent et se rencontrent dans la noircité, dans un contexte où l'amour entre compatriotes haïtiens est aussi perverti que dans leur famille, et il se conclut nécessairement par le meurtre : l'inversion raciste de la faille noir/blanc, dans ce contexte passionnel ne fait que renforcer les hiérarchies du pigment et les passions qu'ils soulèvent. Elles se conjuguent à d'autres homme/femme, mari/épouse, maître/esclave, femme/eunuque traités depuis le dix-huitième siècle par Montesquieu entre autres, lorsqu'il examine ces « couples » domestiques dont les émotions varient entre l'amour et la haine.

Dans plusieurs de ses romans, Assia Djebar réfléchit sur l'amour filial, l'amour familial, l'amour comme acte, irrémédiablement compromis entre hommes et les femmes algériens par une culture de

ségrégation sexuelle, parfois en essayant de remonter le cours de l'histoire nationale et personnelle de ses personnages, fictifs ou non. L'enquête fictive est ancrée dans l'enquête historique, égrenant divers types de meurtres, de l'extermination de groupe à des anéantissements plus psychologiques, intra-familiaux. Sans doute que les moments d'amour, ou de désamour, reposent sur une quête identitaire qui dépasse les questions de genre, peut-être d'espèce. Certainement. Les lecteurs en dégagent une urgence de vivre autrement, comme l'avait accompli efficacement un de ses collègues de l'Académie française et qui ouvre ce volume, Senghor.

Fidèle à sa politique d'ouverture culturelle, de passerelles entre les cultures, l'ex-président du Sénégal, grand poète reconnu du vingtième siècle qui avait choisi d'écrire en langue française, et l'un des trois fondateurs de la Négritude, répondait à une de mes questions pour clore un chapitre que m'avait réclamé le Dr. Oyekan Owomoyela,⁴ de l'Université du Nebraska. Ses lettres nous indiquent qui l'a le mieux aimé, c'est-à-dire celles qui l'ont le mieux reçu parce qu'elles ont su le lire en ses termes. Ici l'interprétation « juste » est une déclaration d'amour en quelque sorte. Le but ultime de notre pédagogie serait de préparer au moins une réception juste, une réception après enquête, informée. L'utilisation de la langue française serait alors l'initiative d'un rapprochement, d'une main tendue, de nation francophone l'autre—incluant en outre, les lecteurs des anciennes nations coloniales, françaises et belges.

Comme souvent, ce numéro inclut un texte d'auteur et une continuation sur la série des tableaux d'Albert Piétri. En ce qui concerne ce dernier, il s'agit de la lecture comme activité d'apprentissage au même titre qu'apprendre à coudre ou à tricoter : toujours une structure assise qui fait remonter les mains vers les yeux. Anne Golub, écrivaine parisienne, semble avoir décidé de tuer le temps, de se donner du temps, de s'offrir un temps relationnel du sein du premier confinement, d'abord par une ouverture sur le ciel, le seul endroit où il existe du mouvement dans la ville aux rues vides, et d'où lui proviennent la présence vivante des pigeons. Ces derniers catalysent une ouverture et une complicité avec les voisins qui cultivent leur compagnie, en les nourrissant par opposition à ceux qui rêvent un ciel désert. Ce petit journal d'épidémie pourrait permettre de repenser comment gérer la vie de l'espace urbain, non pas simplement pour des considérations de convivialité, voire d'hospitalité entre êtres humains, mais pour apprendre comment « vivre ensemble » avec les moineaux, les pigeons et peut-être les rats etc... Peut-être que nous ne sommes pas faits pour vivre strictement entre humains. En quelque sorte, Anne Golub aurait-elle découvert une composante de son humanité?

Le moins que l'on puisse dire est que les articles d'enquête ou contre-enquête révèlent quelque chose sur la nature de la passion, une aventure éminemment solitaire semble-t-il, et en relation avec la mort ou au contraire avec nos principes vitaux ; les composantes de puissance politique et sociologique associées au désir sexuel, auxquels il vaudrait mieux substituer un amour plus « fraternel », une juste mesure critique laissant libre jeu à l'altérité et aux mondes possibles souhaitables pour le futur. La pédagogie est donc aussi une affaire d'amour ou de passion, un travail d'enquête, et de contre-enquête par équipes détectives, ce qui aiguise l'esprit d'observation, et l'esprit critique de nos étudiants et lecteurs, pour assurer un futur plus riche, car plus « panoramique » synthétique, plus consciemment solidaire, et plus ouvert pour partager nos héritages. Ce seraient là les modèles à suivre.

Servanne Woodward
University of Western Ontario

⁴ Cf. "Fiction", in "Literature in French", in *A History of Twentieth-Century African Literatures*, Editor Oyekan Owomoyela (Lincoln and London: The University of Nebraska Press, 1993) 173-197.